

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 1

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

I

—Parlon, monsieur, dit un passant, qu'est-ce que ce bateau, je vous prie ?

Le curieux s'adressait à un petit homme brun qui, un carnet à la main, appuyé sur le parapet du quai des Tuileries, faisait courir sur le papier du calepin un porte-cracons d'or gros comme une fusée et contenant, réunis, un canif, une plume, des mines de plomb en réserve et un couteau à papier en ivoire;—tout l'attirail d'un reporter habitué aux expéditions du journalisme ambulante.

Quand il avait rempli, de son écriture cursive, un feuillet, le petit homme le déchirant en hâte et le tendait à un gamin en livrée bleu sombre dont les boutons d'argent portaient l'initiale du journal *l'Actualité*.

Il ne s'interrompit même pas pour répondre :

—Monsieur, c'est le prince Andras Zilah qui donne une fête à bord d'un bateau de la Compagnie !

—Une fête !... Et pourquoi ?

—Parce qu'il se marie, monsieur !

—Le prince Andras !... Ah ! dit le Parisien comme s'il connaissait parfaitement le nom, le prince Andras se marie !... Et qu'est-ce que le prince Andras Zilah !...

—Zilah !... C'est un Hongrois, monsieur !

Mais le reporter semblait pressé.

Il dit au groom en lui tendant encore une feuille de carnet :

—Attends-moi là un moment. Je descends à bord et je t'enverrai la fin de la liste des invités par un matelot. On pourra préparer l'article avec ça et composer d'avance. Je porterai la fin, ce soir, à l'imprimerie.

Bien, monsieur Jacquemin !

—Alors, monsieur, demanda encore le passant acharné à tout savoir, ce sont presque tous des étrangers ou des étrangères qui descendent là, dans le bateau, par la passerelle ?

—Oui, monsieur, oui, monsieur, oui, monsieur ! répondit Jacquemin, visiblement agacé. Il y a, à Paris, beaucoup d'étrangers... beaucoup... et je les préfère encore aux provinciaux de Paris !

L'autre ne comprit pas, sourit, remercia et s'éloigna du parapet en disant à des gens qu'il rencontra :

—C'est une fête !... Le prince Andras, un Hongrois, qui se marie !... Le prince Andras Zilah ! Une fête à bord ! Des fiançailles en bateau, c'est très drôle !

D'autres curieux, accoudés, comme Jacquemin, au quai des Tuileries, regardaient le steamer dont le drapeau tricolore, à l'arrière, et les flammes rouges au haut des mâts flottaient hardiment avec des clapotements joyeux sous le vent frais du matin.

Il était là, prêt à partir, bateau de plaisance coquet comme un salon, ciré, décoré, fleuri, avec des tentures sur les banquettes et des touffes énormes d'azalées, des aspects de parterre ou de serre à bord d'un steamer. Il y avait, pour ces passants arrêtés et regardant la Seine, un attrait inattendu, quelque chose comme le piquant d'une énigme dans ce vapeur semi-pavoisé qui envoyait gaiement à la rive parisienne sa fumée blanche et dont les sifflements même, alertes et lestes, semblaient gais comme des fredons.

Des musiciens aux pantalons rouges, le corps serré dans une veste noire à brandebourgs sombres,

leurs têtes cuivrées coiffées de cnapau de feutre ronds, jouaient sur le bateau des airs bizarres, tandis que l'on voyait, pimpantes, amusées d'avance, presque toutes jolies dans leurs costumes d'été, des femmes descendre lestement des coupés ou des calèches faisant halte au point d'embarquement. Elles s'arrêtaient, se saluaient : " Eh ! bonjour, chère ! " échangeaient des shake-hands, puis, gaies, prestes, élégantes, descendaient lestement la rampe qui mène au fleuve, et s'engageaient, avec des coquetteries d'attitude et de savants retroussis de jupes laissant voir des pieds tout petits, sur la passerelle conduisant au steamer.

Le prince Andras Zilah invitait ses amis à un déjeuner de touristes, dans le plein air de Juillet et devant le panorama mouvant, charmeur, plein de surprises, des bords de la Seine.

Très répandu dans le monde parisien, où il se jetait éperdument avec de visibles envies de s'étourdir, comme un homme qui veut oublier, l'ancien combattant de l'indépendance hongroise, le fils du vieux prince Zilah Sandor qui, le dernier, avait, en 1849, tenu droit l'étendard troué de sa patrie, venait de multiplier les invitations, appelant à lui ses quelques amis les plus chers, ceux de la solitude et des confidences intimes, et aussi la plupart de ses affections de hasard et de passage que donne inévitablement la vie de Paris. Relations multiples, sympathies de rencontre, faciles, légères, papillonnantes et qui s'envolent comme elles sont venues, dans un coup de vent ou dans un tourbillon.

Le comte Yanski Varhély, le plus vieil ami, le plus solide et le plus dévoué de tous ceux qui entouraient le prince, savait fort bien, au reste, pourquoi cette fantaisie était venue à Andras. A quarante-quatre ans, le comte disait adieu à sa vie de garçon. Ce n'était pas une folie. Yanski voyait avec joie que cette antique race des Zilah, éternels serviteurs du patriotisme et du droit, n'allait point s'éteindre avec le prince Andras. La Hongrie, dont les destinées recommençaient, avait besoin des Zilah dans l'avenir comme elle en avait eu besoin dans le passé.

—Je ne trouve qu'un reproche à faire à ce mariage, disait Varhély : c'est qu'il aurait pu avoir lieu plus tôt.

On ne commande pas à son cœur d'aimer à heure fixe. Tout jeune, Andras Zilah n'avait guère chéri que sa patrie, et loin d'elle, dans l'amertume de l'exil, lassé bien vite des amours vulgaires, il était revenu à cette passion de sa jeunesse, ne vivant à Paris que des souvenirs de sa Hongrie. Il venait de laisser s'écouler les années après les années, sans songer à se bâtir un foyer, un nid de bonheur, discret et sûr. Un peu tard, mais le cœur chaud encore, l'esprit jeune, ardent, le corps solidifié plutôt qu'usé par la vie, le prince Andras se donnait du moins tout entier : l'âme avec le nom, celui-ci aussi grand que celle-là. Il épousait une femme adorée, choisie par lui, et romanesquement aimée, et il tenait à donner à cet adieu au passé, à ce salut à l'avenir, un entourage de poésie et de joie.

Cette petite fête donnée pour quelques amis à bord d'un bateau parisien était peu de chose pour le descendant de ces Magyars magnifiques. Mais il y avait là cependant une coquetterie séduisante, et c'était plaisir pour le prince de voir accourir sur le pont, embaumé comme un jardin ce monde aimable, amusant, frivole, élégant, qui était le sien, mais qu'il dominait de toute la hauteur de sa grande intelligence, de sa conscience et de ses convictions.

Monde mêlé et bizarre, de nationalités diverses, assemblage de personnalités exotiques, comme on n'en rencontre qu'à Paris dans certains milieux particuliers où le *high-life* touche à la bohème et la noblesse à l'aventure. Monde tapageur, apportant ses vices à nos folies, venant savourer l'arôme et absorber le poison de Paris.

C'était un peu de tout cela, qui riant, enchanté du voyage, poudré, pomponné, parfumé, se précipitait avec des rires, des envies nerveuses de s'amuser, de s'étourdir, sur le bateau frété par le prince.

Là-haut, son carnet à la main, le petit homme brun, la chevelure bouclée, l'œil vif et la barbe noire taillée en pointe, avec de fines moustaches retroussées, le reporter Jacquemin continuait à prendre, à mesure que les invités défilaient, la liste des hôtes ; et, sur ses feuillets tombaient, tracés lestement, des noms imprimés cent fois par jour dans les chroniques parisiennes, les comptes rendus de steeple-chase ou de premières représentations, noms aux terminaisons slaves, latines ou saxonnes, noms italiens, espagnols, hongrois, américains qui tous représentaient une fortune, une gloire, une puissance, parfois un scandale, un de ces scandales d'importation qui éclatent à Paris comme y éclosent les trichines des envois cosmopolites.

Et le reporter écrivait encore, écrivait toujours, arrachant presque pour les donner au groom de *l'Actualité*, les dernières pages de son carnet dans cette énumération rapide où figuraient des généraux yankees de la guerre de sécession, des princesses italiennes, des américaines flirtant à travers le monde, des ladies qui, rivales du prince Zilah en richesse, possédaient des comtés entiers, quelque part, en Angleterre ; de grands seigneurs cubains compromis dans les dernières insurrections et condamnés à mort en Espagne ; des hommes d'Etat péruviens, publicistes et chefs d'armée à la fois, maniant la langue, la plume et le revolver.

Les tziganes saluaient ainsi comme d'une fanfare l'embarquement des invités, et le clair soleil, sous le ciel bleu, enveloppait tout le bateau d'une grande auréole de gaieté, sa lumière ajoutant un flamboiement, une illumination de joie à cette fièvre heureuse et à ces folles explosions de rires.

II

Le prince Andras Zilah, debout sur le pont du bateau, à l'endroit où la passerelle finissait, recevait ses invités avec une bonne grâce robuste, sans banalité.

Cette physionomie quelque peu hautaine et attristée, ce front large, pur, un peu dénudé déjà, front de penseur et d'homme d'étude plutôt que de soldat, avec les cheveux rejetés en arrière, des yeux profonds, au regard clair, la prunelle d'un bleu limpide, perçante, se fixant droit sur les hommes et les choses, ce nez régulièrement dessiné sur une barbe blonde qui grisonnait très-légèrement aux joues et des deux côtés du menton, mais où les fils blanchis paraissaient seulement devenir plus blonds, cette figure pétrie de volonté, de vigueur résignée, brûlante d'ardeur contenue, cet être tout entier plaisait d'autant plus que, commandant le respect, il attirait invinciblement par une sympathie vive, celle de la force qui se fait séduisante, de la robustesse en quoi l'on sent de la pitié.

Le nom du prince Andras Zilah,—ou, comme on disait à la horzaisse, Zilah Andras,—n'eût pas été écrit en traits de sang dans l'histoire de son pays qu'on eût deviné le héros en lui, à la hardiesse de sa carrure, de son port de tête bravant la vie comme il avait défié les bulles, en raponnement, à la flamme étrange de son regard, absolument comme aux inflexions douces de sa voix habituée à commander, aux gestes caressants de sa main faite pour l'épée, on sentait l'homme bon sous l'homme brave, et, sous l'indomptable, l'attendri.

Quand ils avaient serré la main de leur hôte, les invités allaient saluer, comme la maîtresse du logis après le maître, une jeune femme à demi étendue, à l'avant du bateau, sur un fauteuil pliant, parmi des fleurs arrangées en massifs comme dans un parterre. C'était vers elle, vers cette créature ex-